

# Rothschild et la question sociale / Jules Huret

Huret, Jules (1863-1915). Rothschild et la question sociale / Jules Huret. 1920.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).



Publications de la revue **FIDEE LIBRE**, N° 16.

8° R  
31186  
16

Jules HURET

REGIE DU DÉPOT LÉGAL  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
Le 1. VII 1920  
A. Lorulot 76

# ROTHSCHILD

et la

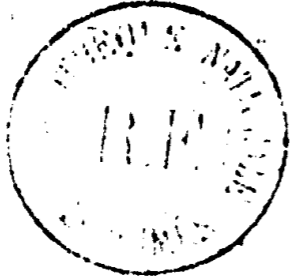
# Question Sociale



PRIX : 10 centimes

Éditions de **FIDEE LIBRE**  
(A. Lorulot, à Conflans-Honorine, Seine et Oise)  
1920

8° R  
31186 (16)



## TU NE TUERAS POINT

par Léon Tolstoï  
L'ex. 0. 10. franco.

LA TOUR DES PEUPLES, d'Han Ryner, 5.50 franco

LA GRANDE IGNOREE (la Syphilis). Remarquable ouvrage du Dr Darricarrère. Franco contre 2. 35.

Dr BERNHEIM, *De la suggestion*, 5 f.

G. MEUNIER, *Ce qu'ils pensent du merveilleux*, (enquête sur l'Occultisme, opinions des plus célèbres penseurs, etc.) 6 f.

MILHAUD, *La lutte des classes à travers l'histoire*, 3.90.

GOHIER, *L'antimilitarisme et la paix*, 1.80 franco.

Dr DOYEN, *Le cancer et les maladies infectieuses*, 6 fr.

Dr Klotz-Forest, *La procréation volontaire*, 3.75.

Dr Darricarrère, *Le Droit à l'Avortement*, 6 f. franco.

### ŒUVRES PARUES DU DOCTEUR JAWORSKI :

" L'Intériorisation ", un volume : . . . . . 3.50

" L'Arbre Biologique " . . . . . 4.50

" La Période géologique " . . . . . 2.50

" L'Humanité, sa Croissance " . . . . . 4 f.

" Les Etapes de l'Histoire " . . . . . 4 f.

Port en plus, 0.80 par volume. (Les 5 vol., 21 f. franco.)

Toutes les personnes désireuses de s'initier au mouvement social, en dehors de toutes les coteries, et de voir clair dans la mascarade des partis et la cohue des tartuffes, doivent lire les ouvrages suivants, de M. E. HUREAU;

*Les Jésuites, la classe ouvrière et la Révolution.* (2.10 franco)

Du même auteur : LE SECRET DE L'UNIVERS, 4. 10

« Y a-t-il des subsistances pour tous ? », Dr Drysdale, 0. 55 franco.

Miss Stoddard, *Sauverons-nous la bière et le vin!* Remarquable thèse en faveur de l'abstinence, 16 pages, 0. 15 franco.

Dans un but de propagande et d'éducation, nous envoyons 10 brochures différentes, sujets éducatifs divers, au prix réduit de un franc, 1.30 franco.

0 R 31186 (171)

---



M. Jules Huret, rédacteur au *Figaro*, fit en 1897, une *Enquête sur la Question Sociale en Europe*. Bien qu'il n'appartint pas aux partis d'avant-garde, l'auteur apporta à son travail une grande impartialité. Il alla interroger, indistinctement, des chefs socialistes comme Burns, Bebel, Guesde ; des économistes bourgeois comme Leroy-Beaulieu ; des grands capitalistes comme Péreire et Rothschild. Il visita également les centres ouvriers, afin de se rendre compte par lui-même des conditions d'existence imposées aux miséreux et aux deshérités. Le livre de M. Huret, dans son ensemble, constitue un éloquent réquisitoire contre la société actuelle.

Le capitaliste Péreire, interrogé par lui, osa répondre que les ouvriers sans travail n'avaient qu'à aller peupler l'Asie et l'Amérique !

Leroy-Beaulieu déclara que l'égalité était une belle chose, mais dans l'autre monde ! Et il ajoutait qu'il fallait répandre cette « conviction consolante » — pour éviter que les ouvriers se révoltent.

Afin de montrer combien est grande l'inconscience des tyrans économiques actuels, nous reproduisons la partie essentielle de l'interview donné à M. Huret par le richissime baron Rothschild. On verra par ces pages ce que vaut le « sentimentalisme » des possédants.

Nous publions ensuite un extrait des impressions rapportées par M. Huret de sa visite à Roubaix, la grande ville ouvrière. Tandis que des Rothschild osent nier l'existence de la question sociale, il est utile de rappeler, en s'appuyant sur le témoignage inattaquable d'un écrivain bourgeois, combien dure est l'exploitation imposée à la classe ouvrière — à cette classe décimée par le surmenage, les privations, la maladie et la mort précoce.

Enfin, nous terminerons par quelques réflexions de M. Huret sur le sort de l'ouvrier. Sa résignation est si grande que M. Huret en fut lui-même surpris. Mais un jour viendra peut-être où ses yeux s'ouvriront et où l'ouvrier secouera sa misère et son ignorance.

La revue *L'IDEE LIBRE*.



... L'ouvrier, ce n'est pas seulement un homme en blouse et en casquette qu'on voit passer dans les rues et dont on craint la mauvaise éducation ; un homme qui travaille de ses mains, qui n'est pas riche et qui a un gros appétit ; ce n'est pas seulement un homme sans instruction et aux idées rudimentaires qui remplit, en somme, sa destinée et son rôle social en fatiguant ses muscles : Non ! Non ! l'ouvrier, ce sont ces milliers d'êtres palpitant aux gueules des fournaies sous le soleil de juillet ; ce sont ces faces terreuses et maigres, aux yeux brillants de fièvre, qui regardent passer, respectueusement, le visiteur curieux de leurs fronts mouillés, de leurs paupières rougies, de leurs cils brûlés, de leurs torsos dégoulinants de sueur ; ce sont eux qui mangent sans appétit, à deux pas des brasiers, assis sur des tas de métaux, le pain que leurs mains noircissent, que la poussière poivre, que l'horrible fumée empeste ; ce sont eux qui se lèvent à six heures du matin tous les jours, tous les jours depuis leur plus tendre enfance, pour venir s'enfermer dans ces immenses hangars où tout est noir et rouge... Et ils continueront demain, l'année prochaine, toujours, jusqu'à l'extrême vieillesse, sans quinze jours, sans huit jours de repos ! Jamais, jamais, ils ne sauront la calme et reposante douceur des lacs bleus et des plages normandes, pour eux n'existeront jamais les forêts feuillues et profondes qui sont si fraîches ! où se reposent quelquefois les capitalistes, d'où je viens moi-même, moi ! Et pourquoi ? Parce qu'un jour sans travail est pour eux un jour sans pain ! Parce qu'ils ont beaucoup d'enfants et que leurs pères étaient pauvres aussi ! Est-ce juste ?

... Et je me promis de demander aux ouvriers pourquoi ils ne se révoltent pas...



## CHÉZ ROTHSCHILD (1)

— M. le baron vous attend.

C'était le domestique qui venait me chercher. Il ouvrit une porte du rez-de-chaussée et m'introduisit dans une petite pièce donnant sur la mer.

M. de Rothschild se leva quand j'entrai, me fit asseoir sur un canapé adossé au mur et s'installa dans un vaste crapaud, près de la fenêtre ouverte sur l'horizon bleu.

J'exposai le but de ma visite : apprendre son opinion sur les causes et sur l'importance du mouvement socialiste en France. Je détaillai le plan de mon enquête ; et comme mon interlocuteur se trouvait de profil, je pus tout en causant l'examiner à mon aise..

Quand je me tus, il tourna la tête en signe de dénégation et dit :

— Il n'y a pas de crise en ce moment, je ne le crois pas du tout. Il y a eu des crises momentanées, des crises produites par des faillites malheureuses... mais la situation générale en Europe n'a pas changé, et elle n'est pas mauvaise.

— On parle, dis-je, d'un malaise de la classe ouvrière qui se traduit par un courant socialiste devenant de plus en plus menaçant...

— Je n'y crois pas pour ma part, à ce mouvement ouvrier ; je suis sûr que les ouvriers — je parle en général — sont très satisfaits de leur sort, qu'ils ne se plaignent pas du tout et qu'ils ne s'occupent pas de ce qu'on appelle le socialisme. Certes, il y a des meneurs, qui tâchent de faire le plus de bruit possible autour de leurs personnes, mais ces gens-là n'ont aucune prise, aucune influence sur les ouvriers honnêtes, raisonnables et travailleurs. Car il faut distinguer entre les bons et les mauvais ouvriers ! Ainsi, il est absolument faux par exemple que les bons ouvriers demandent la journée

---

(1) Il n'est pas inutile de rappeler ici que les Rothschild, au cours de la guerre, ont réalisé un gain dépassant VINGT MILLIARDS, d'après le sénateur Delahaye. — L'Editeur.



de huit heures ; ceux qui la demandent, ce sont les paresseux et les incapables ; ils se tiennent ce raisonnement : « Travailler dix ou douze heures par jour, d'abord c'est fatigant, et puis il y en a qui sont moins paresseux et plus adroits que nous, qui produisent davantage dans le même espace de temps, et qui par conséquent, gagnent davantage ; tâchons de les forcer à travailler moins, notre intérêt et notre paresse ne pourront qu'y gagner ! » C'est bien cela ! Mais les autres, les pères de famille sérieux et rangés, n'entendent pas du tout qu'on les empêche de travailler le temps qu'ils jugent utile à leurs besoins et à ceux de leurs enfants. Mais quand même ! Admettons qu'on les force tous à ne travailler que huit heures ! Savez-vous ce qu'ils feront, la majorité ? Eh bien ! ils iront boire ! Ils iront davantage au cabaret, voilà tout ! Que voulez-vous qu'ils fassent ?

.....

— Des théoriciens prétendent, monsieur le baron, que l'agglomération des capitaux dans les mains d'une classe restreinte d'individus, la haute banque, par exemple, sera la cause d'une révolution sociale à brève échéance, qui marquera la fin du régime capitaliste...

— D'abord, je n'ai jamais compris ce qu'on entendait par la « haute banque ». La **haute banque**, répéta-t-il en appuyant, qu'est-ce que c'est que ça ? Il y a des gens plus riches, des gens moins riches, voilà tout ! Les uns sont plus riches aujourd'hui et seront plus pauvres demain ; cela suit les variations de toutes choses. Tout le monde est exposé à ces variations, **tout le monde**, absolument ! Et **personne** ne peut se vanter d'y échapper. Et puis, ces agglomérations de capitaux, c'est de l'argent qui circule, qui se meut, qui fructifie... C'est la fortune des peuples ! Il circule avec les mêmes risques pour chacun, c'est de l'argent qu'on prête avec confiance pour des affaires qu'on croit bonnes et qui ne le sont pas toujours. Mais cela est vrai pour les gros comme pour les petits. Si vous l'effrayez, le capital, si vous le menacez, il disparaîtra. Et ce jour-là tout est perdu... Si vous voulez le violenter, il se cachera, il fuira ! Et, encore une fois, c'en sera fait de la prospérité du pays ! Car le capital, c'est la fortune du pays ! Il représente l'énergie, l'intelligence, l'économie, le travail des peuples ! Le capital, c'est le travail !...

Je me permis d'interrompre pour dire :

— Les socialistes ajoutent : — Le travail... des autres !

— Comment cela ? interrogea le baron en tournant la tête vers moi. A part des exceptions malheureuses, des accidents inévitables, chacun en général, a la part de capital que méritent son intelligence, son énergie, son travail propres ! Que le hasard ou la chance interviennent quelquefois dans le sort des individus, c'est certain ! Oui, des gens indignes sont favorisés par le hasard, des gens méritants sont éprouvés injustement, mais c'est la même loi pour tous, c'est vrai à tous les degrés de l'échelle sociale ! Et la seule loi générale, la seule juste, c'est **la loi du travail** pour tous, pour tous !

— On en veut surtout, Monsieur le baron, à l'organisation actuelle qui fait que des milliers d'hommes travaillent toute leur vie pour en enrichir un seul. Le partage n'est peut être pas équitable.

Il éleva un peu le ton.

— S'il n'est pas équitable, si les ouvriers ne se trouvent pas assez payés, n'ont-ils pas la grève ? Ils ont le droit de grève, qui est très légitime et que personne ne songe à leur retirer. Qu'ils s'en servent ! Et d'ailleurs, ils ne s'en privent pas. Mais n'est-il pas naturel que celui qui apporte la force première, indispensable, le capital et en même temps son intelligence, ses facultés d'organisation, d'invention, son savoir et toutes les forces de son cerveau, soit mieux rétribué et ait plus de jouissances, en somme, que l'ouvrier grossier et brutal qui n'apporte à l'œuvre que le concours inintelligent de ses bras?...

— Pensez-vous donc, Monsieur le baron, qu'il y aura toujours des riches et des pauvres ?

Posément, la voix calmée, il répondit :

— Croyez-vous qu'on puisse supprimer la maladie ? N'y aurait-il pas toujours des gens malades et des gens bien portants?...

## A ROUBAIX. — La rue des Longues-Hales

Connaissez-vous cette voix des populations du Nord, cette voix trainarde et chantante qui dit toutes les choses avec les mêmes intonations mélancoliques, on dirait bémolisées, et le même rythme lent qui vous berce et vous attriste ?

La voisine se tourna vers moi pour ajouter tout bas :

— L'ainée, là, voyez-vous, a une maladie d'humeur et le médecin a dit que quand ça se passerait, dans un an ou deux, ça tomberait sur les yeux et qu'elle serait aveugle... Elle ne le sait pas, bien sûr !

Je regardai les yeux bleus de la petite, ces yeux de naïveté et de mélancolie qui devaient bientôt se fermer pour toujours.

« Si elle savait, pensai-je, elle se dépêcherait de regarder... »

— Qu'est-ce qu'il fait, le père ?

— Il est tisserand ; il travaille chez MM. X..., mais je vous dis, ça ne va pas fort, on attend souvent après l'ouvrage.

— Mais enfin, combien gagne-t-il ?

— Je ne sais pas, n'est-ce pas, mais mettez quinze ou dix-huit francs, allez, ça serait encore beau, s'il les gagnait toutes les semaines. Ah ! ils n'ont pas à manger tous les jours...

Oh ! l'infinie douceur de cette voix résignée, plus déchirante qu'un cri tragique, les lents hochements de tête de cette vieille femme aux cheveux rares et la simple grimace pitoyable qu'elle avait en promenant son regard éteint sur les enfants !

— Entrez, monsieur, continua-t-elle, vous pouvez voir, ça n'est pas riche.

C'était une petite pièce de cinq mètres carrés, couverte d'un dallage qui s'en allait et qui laissait voir des trous béants sur la terre noire ; pour tout meuble, un minuscule poêle de fonte, deux ou trois chaises dépaillées et boîteuses, une table ronde ; quelques ustensiles pendus au mur, à côté d'images coloriées noires de poussière.

— Mais... où couche-t-on ?

— Là-haut, dans le galetas, montez puisque la petite a dit que ça ne faisait rien.

Je montai les quelques marches d'un escalier à pic qui prenait au fond de la pièce et pénétraï dans le galetas... C'était

une chambre de la dimension du rez-de-chaussée, où le jour entrait à peine quoiqu'il fut trois heures après-midi. Je ne pouvais pas tenir debout, ma tête cognait le plafond. Il y avait là trois lits de fer garnis d'un grabat de paille, un pour le père et la mère et les deux autres pour les six enfants ; pas de draps, pas d'oreillers ; seulement, jetées au hasard sur la paillasse noire, des loques innombrables devant servir de couvertures. Rien autre chose dans le galetas. J'étouffais ; je descendis rapidement l'escalier, et après avoir remercié la vieille et dit adieu à la petite fille aînée, je quittai la maison le cœur serré, pour distraire mes yeux de ce spectacle....

Dans une cour pareille à l'autre, aussi noire, aussi humide, des femmes sont assises sur le devant des portes ; je m'avance vers un groupe de trois femmes qui causent silencieusement. On visite rarement ces endroits-là, sans doute, car une grande curiosité se lisait dans leurs yeux à mon approche.

L'une pouvait avoir cinquante ans ; elle était petite, presque chauve, la gorge nue, la face maigre et pâle, avec de grands creux au milieu des joues ; l'autre, d'une trentaine d'années, très brune, très rouge, les traits énergiques, presque masculins, le regard dur ; on voyait ses pieds nus à travers les trous de ses chaussures ; la troisième, trente ans aussi, l'air triste, abandonné, en état de grossesse avancé.

Quand j'eus entamé la conversation sur le travail dans les usines et qu'elles m'eurent répondu : « Oh ! ça ne marche pas fort ! » je dis :

— Tout le monde travaille, ici, pourtant, c'est donc qu'il y a de l'ouvrage ?

— Il y a de l'ouvrage cinq jours sur sept, tout au plus ; comptez, ça fait quinze francs par semaine ?

— On ne gagne pas plus de trois francs par jour ? On m'a dit qu'on se faisait une moyenne de vingt à vingt-cinq francs par semaine ?

— Il y en a peut-être qui se font ça, des conducteurs, des mécaniciens, mais pas les tisserands... J'ai le mien, moi, qui attend quelquefois des deux jours après l'ouvrage... Comment voulez-vous qu'il gagne vingt francs par semaine ? Avec cinq enfants, voyez s'il y a de quoi faire gras... Otez le loyer, dix ou quinze francs par mois, et dites s'il ne reste pas juste de quoi mourir de faim...

C'était la femme brune qui parlait, elle avait une voix de cuivre, dure et sonore :

— Et demandez à la dame, là, tenez, elle en a neuf, elle, d'enfants, et un près de venir ; son homme gagne 25 ou 28 francs pourtant, demandez-lui si elle est heureuse.

Celle dont on parlait, attendrie de voir qu'on s'intéressait ainsi à son malheureux sort, avait des larmes au coin des yeux, et ne répondait rien.

Jusqu'ici, la vieille s'était tue aussi ; elle continuait à coudre, le nez sur son ouvrage ; elle dit alors :

— Oh ! c'est pas ici qu'il faut chercher des gens contents !... Moi, j'ai trois enfants, je suis veuve ; mon aînée, qui a 18 ans, gagne trois francs par semaine, comme rattacheuse ; mon second, il a quatorze ans passés, ne peut pas trouver d'ouvrage les trois quarts du temps ; la dernière, la v'là, elle a sept ans ; moi, je suis malade, on me défend de bouger les bras, je ne sais pas ce que j'ai là, à l'épaule, voulez-vous voir, monsieur ? si vous êtes médecin, vous pourrez peut-être me donner un conseil...

.....  
Je dis :

— Est-ce qu'on ne fait pas de grèves, par ici, quelquefois, pour être mieux payés ?

— Oui, répondit-elle encore, en élevant sa voix de cuivre qui devint agressive ; mais les hommes voyez-vous ça ne sait pas se révolter... parce que ça ne sait pas ce que c'est que la misère... C'est les femmes qui devraient se mêler de ça...

Elle n'en dit pas davantage, les dents serrées, et je vis des larmes couler sur ses grosses mains rouges.

Le crépuscule tombait. Je revins tristement vers la ville.

Jules HURET.

Rédacteur au « Figaro ».

(Extrait de son livre : « Enquête sur la question sociale. »)

# Livres et Brochures

MARESTAN, <b>L'Education Sexuelle</b> .....	6 50
HARDY, <b>L'Avortement</b> .....	8 50
— <b>Moyens d'éviter la Grossesse</b> .....	2 60

**Dr SERGE PAUL**, Traité pratique des maladies vénériennes, 5.50 ; Physiologie de la vie sexuelle chez l'homme et la femme, 5.50 ; Histoire naturelle de l'homme, 5.50 ; Les maladies des femmes, 5.50 ; Histoire naturelle de la femme, 5.50

Vol. du **Dr JAF**, à 1.50 franco 2.10 : 1. La Blennorrhagie ; 2. La Syphilis ; 3. L'Onanisme ; 4. La Masturbation ; 5. La Procréation ; 6. La Menstruation ; 7. L'Impuissance et Stérilité ; 8. La Perversion sexuelle ; 9. La Virginité ; 10. La Pédérastie ; 11. L'Hermaphrodisme ; 12. L'Hystérie ; 13. L'Hypnotisme ; 14. La Folie érotique ; 15. La Prostitution ; 16. L'Avortement ; 17. Hygiène et Régénération ; 18. L'Avortement ; 19. Les Morphinomanes ; 20. Le Mariage et son Hygiène. 6. L'Amour et l'accouplement. — Chaque vol. : 1.50 franco, 2.10.

Montjuich. Vision ultime de Fr. Ferrer. Jolie carte en couleurs, d'après le tableau célèbre de Sagrista. Franco 0.25.

“ Le Peuple est-il exploité ? ”, Réponse à Lysis, par André Lorulot, 0.20, franco 0.25; le cent 13 f. franco.

“ Domela Nieuwenhuis ”, sa Vie, son Œuvre, par André Lorulot, avec portrait, 0.25 franco.

Abbé Daniel, *Le Baptême de Sang*, 4.90, franco 5.75.

L. Prouvost, *Le Vatican et la Guerre*, 5<sup>e</sup> édition, 0.25 franco.

» *Les Crimes du Vatican*, 0.10 f<sup>o</sup>, 3.50 le cent franco.  
*Le livre d'or de l'enseignement religieux*, 0.10 franco.

“ L'Homme ne vient pas de Dieu, mais du Singe ”, par Ernest Haeckel, 0.20 franco.

## CE QUE NOUS VOULONS par Sébastien Faure

Une brochure: 0.05, franco 0.10. 4 fr. le cent franco.

# SCIENCE ET RELIGION

par **MALVERT**

Un volume de 240 pages, avec 156 illustrations.

L'exemplaire, 2.50; franco 3 fr. 25.

Tous ceux qui ont lu ce livre savent qu'il constitue le plus remarquable ouvrage qui ait été écrit contre les religions.

Avec une érudition scientifique considérable, mais simplifiée et mise à la portée de tous, même des personnes les moins instruites et des jeunes gens, l'auteur démolit tous les dogmes absurdes, exploités par les prêtres aux dépens de l'Humanité. Cela explique le succès de ce livre, dont le tirage a atteint 30.000 exemplaires.

Malvert étudie l'origine des religions ; il rappelle ce que fut le culte du Soleil ; puis il passe au culte du Feu et à celui de la Croix. Ensuite, de main de maître, il dissèque l'Évangile et sa morale, les stupidités du culte (messe, prière, images, cierges, Noël, Pâques, rites divers; origine et culte des Saints, des Eaux, des Pierres, des reliques, etc.) Un chapitre est consacré au culte du Phallus. Etc.

Chacun voudra posséder ce livre. On le fera lire aussi par les croyants, par les jeunes qui veulent s'instruire, par les femmes, par les libres penseurs, si peu éclairés pour la plupart.

Il ne reste que 500 exemplaires de cet ouvrage ; ils sont en notre possession. Ils seront vendus au prix d'avant la guerre, sans majoration, c'est-à-dire : **2.50** le volume, **3 f.25** franco recommandé.

EDITION DE LA REVUE *L'IDÉE LIBRE*  
André Lorulot, à Conflans-Honorine (Seine et Oise)

